

# LE COMMERCE ACADÉMIQUE À LA FRANÇAISE

Yves Le Pestipon<sup>1</sup>

« Ils sont là quarante, qui ont de l'esprit comme quatre ».

Le mot est connu. Il est attribué à Alexis Piron par Rigoley de Juvigny (1709-1788), dans son introduction aux *Œuvres complètes*<sup>2</sup> (1776)

Depuis on s'en délecte.

Sacha Guitry en fit son miel.

Lorsque Tristan Bernard s'est présenté à l'Académie Française, il y a un an de cela, cette candidature a été accueillie dans le monde des lettres et par le public avec la plus charmante sympathie - mais peu de gens l'ont prise au sérieux.

Il obtint deux voix sur trente-neuf votants et personne ne s'en étonna. Non. Personne ne fut surpris ni qu'il n'eût que deux voix, ni qu'il eût deux voix.

Pourquoi trouve-t-on cela naturel ?

Parce que Tristan Bernard est un auteur gai, dont on dit qu'il est humoriste parce qu'il a de l'esprit. Je ne vais pas jusqu'à prétendre qu'il faille n'avoir pas d'esprit pour être académicien, mais cependant nous ne pouvons pas oublier que Piron a dit en passant devant l'Académie :

- Ils sont là quarante qui ont de l'esprit comme quatre !

Un écrivain qui n'a pas d'esprit passe pour spirituel sitôt qu'il cesse d'être triste. Mais un écrivain qui a réellement de l'esprit, dans la vie courante, fait à ses œuvres le plus grand tort.

En France, comme partout ailleurs, il faut être ennuyeux pour être considéré<sup>3</sup>.

Je vais donc tenter de vous ennuyer...

À moins que Sacha Guitry n'ait eu tort. D'ailleurs, il eut tort. Il eut raison aussi. Il eut tort. Il eut raison. Là est « l'esprit » que crée le bon mot par oscillation entre ce qu'on sait vrai et ce qu'on sait faux, oscillation qui provoque délicieusement. Sacha Guitry, qui ne fut pas de l'Académie française, mais qui fut de l'Académie Goncourt, savait qu'il n'était pas ennuyeux, qu'il était considéré, tout en disant « il faut être ennuyeux pour être considéré ». En cette brève provocation logique, dans le mouvement qu'elle crée, paraît l'esprit, son esprit, qui abonde peu, selon Piron, selon Rigoley de Juvigny, chez les académiciens.

Alexis Piron ne fut pas de l'Académie Française. Cette institution ne lui pardonna pas son *Ode à Priape*. Elle n'allait pas pénétrer via Piron, l'Académie. Pas de ce commerce !

Sans doute Piron avait-il manifesté trop d'esprit, mot qu'on peut employer comme La Fontaine, en sens divers, dans « Comment l'esprit vient aux filles » : cet « esprit qui s'insinue

---

<sup>1</sup> Académie des Sciences et Belles-Lettres de Toulouse

<sup>2</sup> Rigoley de Juvigny, *Œuvres complètes d'Alexis Piron*, à Liège, chez Clément Planteux, tome 1, p. 88.

<sup>3</sup> Sacha Guitry, *Pensées et anecdotes*, in *Cinquante ans d'occupations*, Omnibus, Presses de La Cité, 1993, Paris, p.453-454.

et s'avance<sup>4</sup>... L'Académie avait fait des difficultés au fabuliste pour cause de contes licencieux, mais, plus sévère avec Piron, elle ne voulut pas que l'esprit lui vînt par Priape et Piron, et Piron s'en vengea par son mot, qui circule depuis presque trois siècles, anime les conversations, dès qu'on parle d'Académie.

La Fontaine, lui-même, n'est pas tendre :

« Quatre amis dont la connaissance avait commencé par le Parnasse lièrent une espèce de société que j'appellerais Académie si leur nombre eût été plus grand, et qu'ils eussent autant regardé les Muses que le plaisir. La première chose qu'ils firent ce fut de bannir d'entre eux les conversations réglées, et tout ce qui sent sa conférence académique<sup>5</sup> ».

Des « conférences académiques », existaient à Toulouse autour de 1660. Elles sont une des origines de l'Académie des Sciences et Belles-Lettres, instituée en 1746, et que j'ai récemment présidée. « Conférences académiques » est aussi le titre de nombreuses publications à Paris, au milieu du XVII<sup>e</sup> siècle - quatre-vingt-huit entre 1660 et 1665 - qui sont les comptes rendus précis d'échanges réglés, sur des sujets déterminés, donnés au domicile de celui que Delphine Denis désigne comme « l'infatigable pédagogue du dernier tiers du XVII<sup>e</sup> siècle<sup>6</sup> » : Jean Oudart de Richesource, inventeur de ce qu'on appelait « Académie de Richesource ».

Ni les « conférences académiques » ni l'«Académie » ne sont du goût des « quatre amis ».

Les académies supposent un nombre de participants bien supérieur à quatre. Elles ne se soucient pas essentiellement du « plaisir ». Elles préfèrent les « conférences » aux « conversations » qui ne sont pas « réglées ». Or les quatre amis, qui ont sans doute autant d'esprit que quatre peuvent en avoir, vont se promener, tout en échangeant sur *Psyché*, dont le récit mène, dans la version qu'en donne Poliphile, vers une « conversation de baisers<sup>7</sup> ».

Nous avons dit ailleurs quelques mots de cette merveilleuse expression. Qu'il nous soit ici permis de rendre hommage à Marc Fumaroli, qui a préfacé *L'Art de la conversation*<sup>8</sup>, anthologie qui a permis de mesurer l'importance de cette pratique dans l'art de vivre et la littérature du XVII<sup>e</sup> siècle, et singulièrement pour La Fontaine.

En 1678, au livre IX des *Fables*, le « Discours à madame de la Sablière » définit les « propos », tels qu'il les aime :

Propos, agréable commerce,

Où le hasard fournit cent matières diverses<sup>9</sup>.

Les académies seraient étrangères au « commerce », surtout « agréable », aux plaisirs partagés et improvisés de la conversation, que représentent *Les Amours de Psyché et de Cupidon*. Elles seraient l'espace des règles, de la fixité, et extérieures au monde naturel des rencontres, des apparitions surprenantes de l'esprit, qui viendrait mieux aux filles qu'aux

---

<sup>4</sup> Jean de La Fontaine, « Comment l'esprit vient aux filles », *Nouveaux Contes*, in *Œuvres Complètes*, édition de Jean-Pierre Collinet, Bibliothèque de La Pléiade, Paris, 1991, p. 811-814.

<sup>5</sup> Jean de La Fontaine, *Les Amours de Psyché et de Cupidon*, *Œuvres diverses*, Paris, Bibliothèque de La Pléiade, Gallimard, 1958, p. 127.

<sup>6</sup> Delphine Denis, « Machines à réécrire, les trois rhétoriques de Richesource », 1667-1681, in *Expériences rhétoriques, mélanges offerts au professeur Francis Goyet*, Paris, Classiques Garnier, 2020, p. 43.

<sup>7</sup> « Cette conversation de larmes devint à la fois conversation de baisers. Je passe légèrement cet endroit ». Jean de La Fontaine, *Les Amours de Psyché et de Cupidon*, *Œuvres diverses*, Paris, Bibliothèque de La Pléiade, Gallimard, Paris, 1958, p. 252.

<sup>8</sup> *L'art de la conversation*, édition de Jacqueline Hellegouarc'h, préface de Marc Fumaroli, Classiques Garnier, Paris, 1997.

<sup>9</sup> Jean de La Fontaine, « Discours à madame de La Sablière », *Fables*, Livre IX, vers 13-14.

académiciens... Avec leurs bâtiments, leurs règles et leurs rites, ces institutions seraient hors commerce.

Dans *Sodome et Gomorrhe*, Proust fait pourtant paraître un académicien qui favorise une forme de « commerce » :

« Un grand musicien, membre de l'Institut, haut dignitaire officiel, et qui connaissait Ski, passa par Harembouville, où il avait une nièce, et vint à un mercredi des Verdurin. M. de Charlus fut particulièrement aimable avec lui (à la demande de Morel) et surtout pour qu'au retour à Paris, l'académicien lui permit d'assister à différentes séances privées, répétitions, etc., où jouait le violoniste. L'académicien flatté, et d'ailleurs homme charmant, promit et tint sa promesse. Le baron fut très touché de toutes les amabilités que ce personnage (d'ailleurs, en ce qui le concernait, aimant uniquement et profondément les femmes) eut pour lui, de toutes les facilités qu'il lui procura pour voir Morel dans les lieux officiels où les profanes n'entrent pas, de toutes les occasions données par le célèbre artiste au jeune virtuose de se produire, de se faire connaître, en le désignant, de préférence à d'autres, à talent égal, pour des auditions qui devaient avoir un retentissement particulier. Mais M. de Charlus ne se doutait pas qu'il en devait au maître d'autant plus de reconnaissance que celui-ci, doublement méritant, ou, si l'on aime mieux, deux fois coupable, n'ignorait rien des relations du violoniste et de son noble protecteur. Il les favorisa, certes sans sympathie pour elles, ne pouvant comprendre d'autre amour que celui de la femme, qui avait inspiré toute sa musique, mais par indifférence morale, complaisance et serviabilité professionnelles, amabilité mondaine, snobisme. Quant à des doutes sur le caractère de ces relations, il en avait si peu que, dès le premier dîner à la Raspelière, il avait demandé à Ski, en parlant de M. de Charlus et de Morel, comme il eût fait d'un homme et de sa maîtresse : « Est-ce qu'il y a longtemps qu'ils sont ensemble<sup>10</sup> » ?

Cet académicien, pas enfermé dans l'Institut, passe par le salon des Verdurin, où Charlus se montre très aimable avec lui. Le salon, c'est, en France, un lieu des échanges libres, plaisants, de « l'agréable commerce », donc de l'esprit. Le salon est ouvert aux femmes, souvent créé et animé par elles, et hors institutions d'État. Or l'académicien dont il est ici question passe de l'Institut au salon, et réciproquement. Mobile, il peut être utile, par divers biais, au commerce amoureux de Charlus. Il est un peu ridicule, parce qu'académicien, mais il est vif, lucide, et subtil, quoiqu'académicien. Il sait faire ouvrir des portes.

Ce récit illustre l'ambivalence française à l'égard des académies, et des académiciens.

Flaubert la formule brièvement :

« Académie française : la dénigrer mais tâcher d'en faire partie si on peut<sup>11</sup> ».

Le dénigrement a commencé dès la fondation de l'Académie française en 1635. Il éclate dès le premiers vers de *La Comédie des Académistes*, probablement écrite par Saint-Évremond :

Tristan : « Amy, qui ne rirait de notre Académie<sup>12</sup> » ?

La question est rhétorique. Chacun rit de l'Académie française. C'est l'évidence, mais, comme Tristan et son ami, il faut en parler. Il faut aussi, comme La Fontaine, Baudelaire, ou Giscard, tâcher d'en être. Il ne suffit pas d'être contre, tout contre. Il faut être contre, et en être, ou du moins, comme Charlus, savoir l'employer. Cette double nécessité favorise les conversations, les tactiques, le commerce.

C'est, bien entendu, le cas à Toulouse, ma ville.

Que ieu soi fièr de tas academias

Dels monuments qu'ornan nòstra ciutat !

---

<sup>10</sup> Marcel Proust, *Sodome et Gomorrhe*, Paris, Gallimard, 1924, p. 233.

<sup>11</sup> Gustave Flaubert, *Le Dictionnaire des idées reçues*, édition E. L. Ferrère, Louis Conard, Libraire éditeur, Paris, 1913, p. 43.

<sup>12</sup> *La comédie des Académistes pour la réformation de la langue française, pièce comique avec le roole des présentations, faites aux grands jours de ladite Académie*, imprimé l'An de la Réforme, p.1.

André Dassary a souvent chanté ces vers de *La toulousaine*.

Comme Toulouse, toutes les anciennes villes françaises ont au moins une ancienne Académie. La Conférence Nationale des Académies regroupe ainsi trente-trois Académies datant d'avant la Révolution. Mille-cinq-cents académiciens sont annoncés, quand même la CNA refuse, pour le moment, les Académies qui ne sont pas antérieures à la Révolution... La volonté d'avoir des Académies est un fait national, urbain, ancien, durable, qui leur vaut généralement d'être logées aux frais des contribuables dans des bâtiments prestigieux, comme, à Toulouse, l'hôtel d'Assézat qui date du milieu du XVII<sup>e</sup> siècle, et qui est un chef d'œuvre de Nicolas Bachelier.

Cas unique en France provinciale, Toulouse a deux Académies antérieures à la Révolution : l'Académie des Jeux floraux, et l'Académie des Sciences et Belles-Lettres. Elle abrite aussi, depuis 1851, une Académie de Législation, et, depuis peu, une Académie d'Occitanie, une Académie du Languedoc, une Académie de l'Air et de l'Espace, une Académie toulousaine des Arts et Civilisations d'Orient, une Académie des Livres de Toulouse...

Entre ces Académies existent de sinueux conflits, des collaborations, de sourdes rivalités, des histoires de hiérarchies, avec toutes sortes de trahisons, d'ambitions contrariées, et des retrouvailles... On se bat sur l'ancienneté, le prestige, les traditions, et plusieurs membres passent de l'une à l'autre avec délice, perversité, discrétion, efficacité et fierté... On n'oublie pas de rivaliser et de collaborer avec les Académies des villes voisines, comme Montauban, Bordeaux, ou Montpellier... On parle, on en parle. On ressasse des passés. On ouvre des « perspectives d'avenir ». On commémore et on innove, le tout sans faire la Une des journaux... Lors des « Journées du Patrimoine », quand des citoyens visitent les locaux académiques, ils ont parfois le sentiment d'accéder à d'étranges réserves de « perpétuels », à des clubs de fossiles vivants, mais cela apparemment les intéresse.

L'Académie des Jeux floraux est la plus ancienne. Bien qu'elle n'ait obtenu vraiment ce titre qu'en 1694, grâce à Simon de La Loubère, elle dit dater de 1323, année où la Compagnie du Gay Savoir commença à célébrer Clémence Isaure et à organiser des concours de poésie, qui permirent, par exemple, à Ronsard de recevoir une églantine en 1554. Encore aujourd'hui, les mainteneurs et les maîtres ès jeux se retrouvent régulièrement pour partager des idées, proposer des conférences, remettre des prix... Cette assemblée de notables, où l'on compte toujours des aristocrates, des membres du clergé, ou de l'armée, élit, depuis quelques années, des membres venus de milieux nouveaux, et qui sont de plus en plus souvent, des femmes.

L'Académie des Sciences et Belles-Lettres de Toulouse reçut ses lettres patentes en 1746, mais elle dit remonter aux années 1640, quand se réunissaient ceux qu'on appelle les Lanternistes. Elle se revendique de l'héritage de diverses conférences académiques, datant de la fin du XVII<sup>e</sup> siècle et du début du XVIII<sup>e</sup> siècle. Plusieurs personnalités cherchèrent alors à créer une Académie toulousaine qui ne fût pas de poésie, et qui fût largement scientifique. Les Jeux floraux et l'Académie de Montpellier travaillèrent à les retarder, mais ils ne purent finalement empêcher que cette nouvelle Académie, largement animée par l'esprit des Lumières<sup>13</sup>, puisse travailler à l'érudition et à la recherche scientifique. Elle créa un observatoire astronomique, un jardin botanique, un cabinet de curiosités... Elle publia de très nombreuses communications. Au XIX<sup>e</sup> siècle, plusieurs de ses membres contribuèrent de manière décisive à l'invention des idées nouvelles en Préhistoire. Elle est aujourd'hui essentiellement composée d'universitaires à la retraite, ou proches d'y être. Elle n'est plus un lieu de création scientifique et technique. Elle multiplie les conférences publiques, les

---

<sup>13</sup> Michel Taillefer, *Une académie interprète des Lumières, l'Académie des Sciences, Inscriptions et Belles-Lettres de Toulouse au XVIII<sup>e</sup> siècle*, CNRS, Paris, 1984.

colloques, les journées d'études avec divers partenaires comme Le Quai des Savoirs ou la librairie Ombres Blanches.

Pour qui les considère, d'un peu loin, ces deux Académies réunissent, malgré quelques efforts récents, ce que l'on nomme aujourd'hui des « males blancs » plutôt âgés. Elles ne sont pas représentatives des diversités sociales et culturelles de la ville. Leurs quelques dizaines de membres, qui ne sont pas précisément du même milieu, se ressemblent par l'âge, le sexe, et le niveau culturel. Les édiles, les artistes, les producteurs de savoirs les consultent peu. La presse et les médias leur donnent chichement la parole. Les mondains modernes se pressent modérément à leurs cérémonies, même si les Jeux floraux sont quelque peu « snobs<sup>14</sup> ». Les membres de l'Académie des Sciences et Belles-Lettres se présentent rarement comme tels dans les lieux, souvent universitaires, où ils ont l'occasion de parler. Ils signent peu leurs livres ou leurs articles en rappelant leur appartenance. Beaucoup sourient volontiers de la vieille institution dont ils sont. Tel est l'esprit.

L'académicien toulousain se doit d'être clivé sous peine de se mettre hors commerce, même avec ses confrères. S'il veut passer pour agréable, il doit être pratiquant non trop croyant. S'il voue un culte excessif, exclusif, à son Académie, ses confrères ne se battront pas pour faire son éloge quand il sera mort.

À Paris, où il paraît enviable d'être de l'Institut, Jean d'Ormesson dut une part de son succès national à sa mobilité virevoltante entre Académie française, salons, et espaces médiatiques, qui sont eux-mêmes mobiles, vont partout, tout en étant presque inaccessibles à chacun. Avec son titre, son pedigree, ses yeux bleus et son talent, l'auteur de *La gloire de l'Empire* était hors là, et là hors. À peine était-il entré par ici, il sortait, ou repassait par là. Il souriait de la Coupole, tout en l'illustrant. Il en prenait la défense, tout en laissant entendre qu'il n'était pas dupe, et qu'il pouvait ouvrir, sans doute mieux que l'académicien de Charlus, toutes les portes, partout. Cela contribuait à le rendre populaire. Son succès, jusque dans *La Pléiade*, et dans maintes salles de conférences, faisait de cet aristocrate un paradoxe vif en pays républicain. Il savait n'être pas ridicule d'être académicien, tout en l'étant au mieux. Son esprit rendait son commerce agréable. Il était typique d'un heureux esprit académique à la française.

Valéry Giscard d'Estaing, au contraire, parut ridicule de vouloir absolument être académicien, et de l'être. Même parmi ses partisans, nul n'admira que cet estimable ancien Président de la République, qui n'avait manifesté qu'un talent littéraire limité, parvint à porter l'habit vert en 2003, malgré *Le Passage*, son premier roman, publié neuf ans plus tôt.

Lors d'un repas à Toulouse, l'académicien Michel Serres raconta que l'Académie, pendant qu'elle élaborait son Dictionnaire, fut bloquée par Giscard quand elle rencontra « Riz à la cantonaise ». L'auteur du *Passage* fit remarquer que Canton n'était pas un nom chinois, que Guangzhou était le vrai nom de cette ville, et qu'il ne fallait donc pas intégrer « Riz à la cantonaise » dans le *Dictionnaire de l'Académie*. Les relations franco-chinoises étaient en jeu. Après quelques séances bloquées, Michel Serres intervint : « Monsieur le Président, si dans un restaurant chinois, vous demandez du riz à la guangzhouaise, sauf le respect que je vous dois, on vous servira de la merde ». Giscard, honteux et confus, admit que l'on passât au mot suivant... Grand plaisir pour les convives de Michel Serres. Commerce académique à la française... Les Académies, c'est sérieux, ce n'est pas sérieux, et pourtant c'est sérieux.

Paul Pellisson, dans son *Histoire de l'Académie française*, soulignait ces « occupations sérieuses » :

---

<sup>14</sup> C'est le mot qu'emploie, à l'occasion, leur actuel secrétaire perpétuel.

Au choix de ce nom qui n'a rien de superbe ni d'étrange, elle a témoigné peut-être moins de galanterie ; mais aussi peut-être plus de jugement et plus de solidité que les Académies de delà les monts qui se sont piquées d'en prendre ou de mystérieux, ou de d'ambitieux, ou de bizarres, tels qu'on les prendrait en un carrousel, ou en une mascarade : comme si ces exercices d'esprit étaient plutôt des débauches et des jeux, que des occupations sérieuses. Ainsi leurs Académiciens se sont appelés à Sienne, Intronati, à Florence della Crusca, à Rome Humoristi, Lincei, Fantastici, à Bologne Otiosi, à Gênes Addormentati, à Padoue Ricovrati et Orditi, à Vicenze Olimpici, à Parme Innominati, à Milan Nascoti, à Naples Ardenti, à Mantoue Invaghiti, à Pavie Assidati<sup>15</sup>...

L'Académie française, par son nom, affiche son jugement, sa solidité, et, pour tout dire, son « sérieux », qui est d'autant plus fondé qu'elle fut immédiatement liée à l'État. Malgré des résistances au sein du groupe des premiers académiciens, c'est Richelieu qui décida ce qu'elle devait être. Quand Colbert créa l'Académie des Sciences en 1666, il fit de même. Cette politique se poursuit et produit encore de visibles effets jusque dans des Académies de province : le portrait de Louis XV est le plus grand tableau du Salon rouge de l'Académie des Sciences et Belles-Lettres de Toulouse. Celui de Louis XIV règne au Salon blanc des Jeux floraux. Les Académies manifestent qu'elles procèdent de politiques d'État. Elles servent à illustrer et à défendre la langue française, à perfectionner et à diffuser les sciences et les arts, pour le bien de la France, donc, par principe, de l'Humanité, en distribuant des prix, en multipliant colloques et conférences, en validant des savoirs... Elles contribuent, jusque dans leurs bâtiments, et par leurs bâtiments, à la gloire du Prince ou de la République. Si la Révolution française les a abolies pendant quelques années, Napoléon se hâta de les rétablir, et elles ont ensuite accompagné tous les régimes.

Le commerce académique, si l'on peut parler ici de commerce, se place sous « l'œil du maître<sup>16</sup> ». Or l'État est en France un maître désiré mais que l'on met à distance : dans *Les Amours de Psyché et de Cupidon*, typiquement, les quatre amis conversent et se promènent tout près du maître de l'État, mais un peu à l'écart. Ils sont dans le parc de Versailles, chez Louis XIV, mais assez loin de lui, sous les ombrages, pour qu'il ne les voie pas, et pour que son spectacle ne les accable pas. C'est une habitude en France : si l'on affiche volontiers la présence - que l'on sait nécessaire - de l'État, on la voile aussi. On invisibilise un peu ce que l'on rend visible, et qui vous rend visible, mais dont on ne veut pas être trop vu.

C'est assez net, dans un texte récent de Paul Vert, membre de l'Académie de Stanislas, à Nancy, fondée en 1751, où il tente de définir « l'esprit académique » :

Le respect mutuel est un principe déontologique, un atout pour la liberté de nos échanges. La liberté de conscience fait que les croyances sont respectables pour autant qu'elles ne portent pas les germes de l'asservissement de la pensée. C'est l'esprit de tolérance. C'est aussi l'esprit critique. La diversité des origines professionnelles et des champs d'intérêts de nos membres est une garantie d'enrichissement culturel, un moyen de tendre, certes avec modestie, à un universalisme. Ainsi, la communauté d'esprit peut-elle faire progresser chacun sur le chemin de la connaissance, et par là lui permettre de mieux accomplir la mission de diffusion des idées dont notre état fait obligation. En cela, puisque c'est une expression à la mode, l'académie a collectivement le devoir de maintenir et de développer des réseaux relationnels. Il s'agit d'abord des relations interacadémiques que font vivre des réunions régulières dans un contexte lorrain, de grande région ou national. Ici se situe également l'apport de nos membres associés nationaux et internationaux. L'esprit académique ne connaît pas de frontières<sup>17</sup>.

Paul Vert insiste sur la liberté. Il n'insiste pas sur l'État, bien que son Académie ait été fondée en 1750 par Stanislas, alors roi de Pologne, mais la Pologne ne règne aujourd'hui ni sur Nancy, ni sur son Académie, dont la République française ne contrôle heureusement pas à tout instant les activités. Paul Vert n'en dit donc rien. Si son texte emploie le mot « état », c'est dans un

---

<sup>15</sup> Paul Pellisson, *Relation concernant l'histoire de l'Académie française*, chez Louis Billaine, Paris, 1672, p. 20.

<sup>16</sup> Jean de La Fontaine, « L'Œil du Maître » *Fables*, IV, 21.

<sup>17</sup> Paul Vert, *L'esprit académique*, Discours prononcé le 3 septembre 2020, consultable en ligne sur le site de l'Académie de Nancy à cette adresse [https://www.academie-stanislas.org/academiestanislal/images/Actualites/Paul\\_Vert.pdf](https://www.academie-stanislas.org/academiestanislal/images/Actualites/Paul_Vert.pdf)

sens, remarquable par ses résonnances d'Ancien Régime, et quelque peu religieuses : leur « état » ferait « obligation » aux académiciens de travailler à « la diffusion des idées ». Le spectacle de l'État est ainsi extrêmement réduit. Il n'intervient pas. On ne lui doit rien. Cette Académie, qui procède d'une « communauté d'esprit », veille librement à la diversité de ses membres, à ses « réseaux relationnels », aux « relations interacadémiques », au développement des échanges bien au-delà de sa ville. La dernière phrase dit tout : « l'esprit académique ne connaît pas de frontières ».

Les actuels Présidents ou Secrétaires perpétuels des Académies de Toulouse, Montauban, Montpellier, Nîmes, ou Bordeaux, ainsi que Xavier Darcos à Paris, souscriraient sans doute à cette thèse, qui formule une sorte d'utopie s'incarnant plus ou moins dans des lieux, des corps, des traditions, voire des rites. On ostente les portraits de rois, on arbore le nom de Stanislas, mais on insiste sur « la liberté », « l'esprit critique », et l'absence d'un trait capital des États : les « frontières ».

Cet esprit académique, où se conjuguent « esprit critique », « esprit de tolérance » et esprit de « liberté », refuse de se laisser détruire par le mot ravageur de Piron. Il est celui que les académies actuelles disent être le leur, et qu'elles s'efforcent effectivement d'incarner.

D'expérience, j'ajouterais que les Académies offrent à leurs membres, et sans doute à leurs publics, le sentiment du temps, qui est aussi celui de la mort. Être académicien, en France, aujourd'hui comme hier, c'est disposer d'un fauteuil dont disposèrent de nombreux prédécesseurs. C'est voir leurs visages peints ou photographiés sur des murs et leurs noms inscrits dans des Mémoires. C'est entrer dans des Bibliothèques où les livres ont été maniés et écrits par des mains disparues. C'est régulièrement écouter et prononcer des éloges funèbres, participer à des minutes de silence, accompagner vers des cimetières les gens qui vous ont accueilli, et voir comme des miroirs de soi des visages travaillés d'expériences et de rides. C'est avoir commerce avec la mort, donc pratiquer, en sens divers, une vanité. L'esprit académique à la française, qui procède en partie de l'amour-propre, et qui est loin des *Umoristi* italiens, procède d'une lucidité active sur soi, et sur autrui, qui n'interdit pas, et même encourage, simultanément, la mélancolie, le maintien, l'activité, et le sourire. Il tient d'une politesse du désespoir.

Une académie en France n'est pas et n'a jamais été un salon qui dure assez peu, mais elle n'oublie jamais le salon. Ce n'est pas un colloque universitaire, qui se voue aux recherches nouvelles, mais elle n'oublie pas le colloque. Ce n'est pas non plus un monastère, où Dieu est nécessaire, mais on y aime les règles, les lectures, et la présence de quelques clercs. Ce n'est pas un cimetière, où le silence règne, mais on s'y recueille. Ce n'est pas non plus un club, une simple association, et encore moins une famille, bien qu'on y retrouve parfois les pères, des frères, des cousins, toutes sortes de parents, et, en tout cas, des fraternités d'esprit. C'est, pour reprendre l'expression fameuse de Pierre Nora, un « lieu de mémoire », à condition d'ajouter que cette mémoire est active et étonnamment créatrice, malgré l'âge de la plupart de ses serviteurs. La vieille devise des Lanternistes caractérise assez bien ce que toute Académie en France voudrait être : une *lucerna in nocte*. Quant aux membres des Jeux floraux, ils emploient pour se désigner un mot qui dit bien ce que désire être tout académicien en France : un « mainteneur ».

Un « mainteneur » n'est pas exactement un « conservateur ». Il maintient, se maintient, a du maintien. Il tient à la main, par la main, de main en main, maintenant, dans la certitude que tout

est vanité, lui-même, l'institution dont il participe, mais dont il juge bon, utile, plaisant, et humain, quoiqu'assurément « farcesque<sup>18</sup> », d'être dans le théâtre.

Plus que tout, il s'agit de maintenir la conversation, parmi les violences et les sottises du monde. L'« académique » et sans doute « réglée », ce que peuvent regretter les quatre amis de l'ouvrage de La Fontaine, et ce n'est pas une « conversation de baisers ». Elle suppose l'estime réciproque, et des règles, dont on doit sourire, mais qui ont pour vertu, quand on est plus de quatre, de la rendre au mieux possible.

Il s'agit de trouver un « juste tempérament<sup>19</sup> ». Les Académies échouent souvent, tentées qu'elles sont par le désir d'affirmer, avec orgueil, leur être, et le constat de leur quasi-néant. Elles y parviennent cependant plus souvent qu'on ne l'imagine parce qu'elles savent, avec prudence, malgré les rites et les âges, faire la part du jeu.

François Colletet en 1677, tenta de lancer un journal dont le titre exprime assez bien ce que chacune d'elles s'efforce d'être : un « bureau académique des honnêtes divertissements de l'esprit ».

---

<sup>18</sup> « La plus part de nos vacations sont farcesques », Michel de Montaigne, *Essais*, III, 10. EÉdition Pierre Villey, collection Quadrige, Presses Universitaires de France, Paris, p. 1011.

<sup>19</sup> Jean de La Fontaine, préface des *Amours de Psyché et de Cupidon*, *Œuvres diverses*, Bibliothèque de la Pléiade, Gallimard, Paris, 1958, p. 123.